

Un essai de psycho-histoire: portrait d'un jeune révolutionnaire, Léon Trotsky
Author(s): Michel de Certeau, Steven Englund and Larry S. Ceplair
Source: *Revue d'histoire moderne et contemporaine (1954-)*, T. 24e, No. 4 (Oct. - Dec., 1977), pp. 524-543
Published by: Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/20528425
Accessed: 25-02-2016 07:03 UTC

UN ESSAI DE PSYCHO-HISTOIRE : PORTRAIT D'UN JEUNE RÉVOLUTIONNAIRE, LÉON TROTSKY

L'étude de Steven Englund et Larry Ceplair sur Trotsky s'inscrit dans une tradition nord-américaine où la biographie a été depuis longtemps un lieu de rencontre entre l'histoire et la psychanalyse. Dans sa thèse (La pénétration de la psychanalyse en France et aux U.S.A., *Paris, 1955), Ann Parsons le notait, et cela apparaît avec évidence dans le* Freud and the Americains *(New York, Oxford University Press, 1971) de Nathan G. Hale Jr. Comme à la permanence des « vies » dans l'histoire des États-Unis, il faut sans doute rattacher ce fait aux relations étroites des psychanalystes américains avec la première génération psychanalytique de Vienne ou de Budapest, très intéressée par les biographies des « grands hommes » (cf. la correspondance de James Jackson Purnam avec Freud et Ferenczi, entre 1909 et 1914, in* James Jackson Putman and Psychoanalysis, *Harvard University Press, 1971).*

Depuis, les biographies historiques et psychanalytiques se sont multipliées, particulièrement axées sur les problèmes d'identité et de conflit avec le groupe. Celle que Erik H. Erikson a consacrée à Luther (Young Man Luther, *New York, 1958) est la plus connue en France, mais elle fait partie d'une série qui a donné lieu à des examens théoriques globaux par John A. Garraty* (The Nature of Biography, *New York, 1957), Philip Rieff* (Freud, the Mind of the Moralist, *New York, 1959) ou Cushing Strout (« Ego psychology and the historian », in* History and Theory, *7, 1969, pp. 281-296). Des cours et des colloques ont même été consacrés à ce « genre » historique. Par exemple, au département d'histoire de Berkeley par le professeur Jack Fitzpatrick. Si l'intervention de la psychanalyse en histoire s'étend aujourd'hui aux structures communautaires (depuis John Demos,* A little Commonwealth, *New York, 1970), aux organisations familiales (cf. Lloyd Demause,* The History of Childhood, *New York, 1794), etc., la biographie reste un terrain privilégié.*

L'étude de Steven Englund et Larry Ceplair, en ouvrant un jour nouveau sur la vie de Trotsky, a aussi pour intérêt de retourner la psychanalyse vers celui qui en a été un partisan (cf. Trotsky, Littérature et révolution, *pp. 379-383, textes de 1923 et 1926-1927), avant que, à partir de 1933, se marque l'hostilité du marxisme soviétique à l'égard du freu-*

disme (cf. J. Wortis, La psychiatrie soviétique, *Paris, 1953, pp. 90-101 et Wulff, « Die Stellung der Psychoanalyse in der Sowjet Union », in* Psychoanalytische Bewegung, *1930).*

Michel DE CERTEAU

Cette étude ne ressemblera pas à un voyage organisé à travers les marécages d'une névrose individuelle. Elle tentera de proposer une explication plus cohérente et plus consistante que celles qui ont été jusqu'à maintenant proposées de la manière dont Léon Trotsky, personnage hors du commun mais cependant animé par des besoins tout à fait communs, utilisa le milieu dans lequel il se trouvait pour satisfaire ces besoins. Nous pensons que la vie de Trotsky fut un ensemble dont une analyse fondée sur la psychologie du moi positif permettra de décrire les lignes de force. Notre exposé suivra Léon Davidovitch Bronstein-Trotsky de son enfance à Ianovka jusqu'à son affirmation comme militant révolutionnaire à vingt-six ans, en 1905.

Au départ, nous avons fondé notre analyse sinon uniquement, du moins essentiellement sur l'autobiographie de Trotsky, *Ma Vie.* Tout en pensant, avec Isaac Deutscher, que cette œuvre suit scrupuleusement la vérité, nous avons senti le besoin de procéder à des recoupements, surtout vers la fin de notre travail ; malheureusement, aucune source ne pouvait retrancher ni ajouter quoi que ce soit aux propos tenus dans *Ma Vie.* Nous avons essayé de limiter notre excessive dépendance vis-à-vis de l'autobiographie de Trotsky en nous en tenant aux considérations non politiques qui concernent l'enfance et la famille : nous y avons trouvé l'essentiel de notre matériel concernant les origines de l'ambivalence psychologique du jeune Bronstein.

Ianovka, 1879-1888. L'ambivalence, une malédiction.

Selon le vocabulaire freudien traditionnel, le terme d'ambivalence désigne un instinct (sexuel, par exemple) qui se manifeste par des manières contradictoires et cependant liées de se comporter face à un objet donné. Nous élargirons cette conception : un enfant subit la malédiction de l'ambivalence lorsqu'il est confronté à un entourage immédiat (en général ses parents) qui attend de lui qu'il joue tour à tour des rôles contradictoires et cependant liés les uns aux autres. L'ensemble des événements déroutants causes de l'ambivalence (qu'Erikson désigne comme la malédiction[1]) doit se produire à un âge où le moi de l'enfant n'est

Les auteurs tiennent à remercier pour leurs critiques les membres du séminaire interdisciplinaire de l'Université d'Edinburgh auxquels fut présentée la première version de ce travail, le 15 décembre 1971. Leur reconnaissance va tout spécialement aux Prs Nicolas Phillipson, Peter Leowenberg, Bruce Nazlish, Robert Tucker, Hervey Goldberg et Michel de Certeau, ainsi qu'aux traductrices Georgine Oliver, Véronique de Montrémy et Camilla McCaslin.

1. Erik H. ERIKSON, *Gandhi's Truth,* New York, W. W. Norton & Co., Inc., 1969, pp. 128-129.

pas encore assez solide pour rejeter l'aspect apparemment contradictoire du comportement que ses parents adoptent à son égard et se trouve obligé d'assimiler en même temps le neuf et l'ancien. Privé de toute autre forme de compréhension ou d'approbation, le jeune enfant ne peut qu'accepter les changements par lesquels passent les attentes de ses parents à son égard. Il importe de se souvenir que le besoin de maintenir un sentiment de cohérence personnelle fait que les plus anciennes (chronologiquement parlant) intériorisations des attentes parentales, ayant déjà prouvé leur utilité pour guider le comportement et gagner l'approbation, ont une position plus stable dans la structure psychique des individus que les intériorisations ultérieures [2].

Le développement de l'enfant affligé d' « ambivalence » sera caractérisé par la recherche d'une « identité », c'est-à-dire d'une direction motivée qui unisse la notion qu'il a de son passé historique avec les exigences, à la fois extérieures et intériorisées, de la société qui l'entoure. Cette « identité » devra satisfaire les deux rôles ou la totalité des rôles qu'on s'attend à lui voir remplir.

En 1879, David et Anna Bronstein quittèrent leurs familles juives et leur village pour s'installer dans une ferme isolée à Ianovka. Rompant avec leur milieu d'origine, ils abandonnèrent la pratique religieuse et les contacts quotidiens avec d'autres juifs. Ils mirent toute leur énergie à réussir l'exploitation de leur ferme pour montrer qu'ils avaient eu raison de renoncer aux voies traditionnelles. Ainsi cette tension spécifique que l'homme juif ressent entre le désir d'obéir à la loi du *Shtetl* et la volonté de suivre son libre arbitre (tension évidente chez des hommes comme Rappoport [3] ou chez le biographe de Trotsky, Deutscher [4]) ne trouva pas à se faire jour chez le jeune Bronstein. La « judéité » ne survivait, chez les Bronstein, que sous son aspect socio-économique ; elle s'exprimait, chez David, par une quête inlassable de la réussite que traduisait son acharnement à diriger la vie de ses enfants, surtout celle de ses fils. Comme nous le verrons, cet acharnement tient une place centrale dans notre problématique.

Quatre des huit enfants Bronstein moururent en bas âge ; les survivants n'eurent pas droit à une grande attention [5]. David et Anna ne leur refusaient ni tendresse ni soins, mais « la vie à Ianovka était entièrement réglée par le rythme du travail agricole » [6]. Les premières années de Léon Davidovitch, fils cadet, ne furent pas particulièrement solitaires, mais ses parents s'occupèrent peu de lui. S'il avait été le fils aîné, l'ambivalence psychique qui marqua sa vie ne se serait peut-être pas consti-

2. Norman B. RYDER, « The Cohort as a Concept in the Study of Social Change », *American Sociological Review*, 30 (décembre 1965), p. 852.

3. Pour ces renseignements sur cet aspect de la vie de Rappoport, les auteurs sont très reconnaissants envers le Pr Harvey Goldberg, dont *La vie de Charles Rappoport* va bientôt paraître.

4. Voir l'introduction de Tamara DEUTSCHER, au *The Non-Jewish Jew and Other Essays*, par Isaac DEUTSCHER, New York, Hill & Wang, 1973.

5. Léon TROTSKY, *Ma Vie*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 17, 31, 36.

6. *Ibid.*, p. 34.

tuée : le rôle de continuateur du père qu'on lui eût alors fixé n'aurait pas varié. Fils cadet, il fut d'abord soumis à de moindres exigences (aller à l'école, être bon élève), put se laisser aller à son imagination, explorer librement le monde de la ferme.

En 1886, à sept ans, il fut envoyé à l'école près de Ianovka. Il apprit à lire, à écrire. « A peine maître de l'art d'écrire, je fus aussitôt séduit par cet art. »[7]. Il se sentait pourtant vulnérable sur ce plan et ne montrait ses travaux à sa famille que quand il y était contraint[8].

Peu après le début de sa scolarité, le cadre des rapports familiaux se transforma. Déçu par les échecs scolaires de son aîné, David, qui entendait sa femme et sa fille vanter les talents littéraires de Léon, reporta sur ce dernier toutes ses ambitions. Après avoir vécu sept années comme cadet sans obligations, Léon se trouva promu au rang d'héritier présomptif[9]. David lui marqua une attention soutenue ; après une période de relative indifférence, Léon aurait pu trouver là une sorte de gratification et cela aurait été le cas si David avait revu ses ambitions en tenant compte de la personnalité de son cadet. Malheureusement, David se montra brutal et autoritaire. L'enfant fut privé des relations qu'il avait jusqu'alors entretenues librement avec les ouvriers agricoles. Un jour où le jeune garçon s'était introduit à l'office pour transcrire les monologues d'une troupe théâtrale qui passait à la ferme, David intervint et le renvoya brusquement dans sa chambre. « Inconsolable, je pleurais tout l'après-midi »[10] : l'enfant sentait qu'on brisait sans explication son indépendance. Même l'aspect valorisant des interventions de David eut de fâcheux effets. Désireux de faire étalage des dons de son fils, le père réclamait à Léon des récitations publiques devant les voisins qui lui étaient pénibles :

> On me demandait de lire mes vers devant les visiteurs. C'était un tourment, c'était pénible. Je refusais. On cherchait à me persuader, d'abord d'un ton caressant, puis avec une certaine irritation, puis par des menaces. Souvent, je m'enfuyais. Mais les anciens savaient exiger. Le cœur battant, les larmes aux yeux, je lisais mes vers, honteux des passages que j'avais empruntés ou des mauvaises rimes[11].

Cet épisode enfantin désigne le « souvenir-écran » qui marque l'ambivalence psychique de Trotsky, c'est-à-dire la « malédiction » liée à un aspect de l'enfance ou de la jeunesse caractéristique d'un compte qui ne peut jamais être soldé et reste une dette vitale pour toute l'existence[12]. L'approbation de ses parents qu'il avait obtenue pendant les sept premières années de sa vie en développant à sa guise ses dons personnels lui était retirée ; sa créativité, fondée sur le développement d'une imagi-

7. *Ibid.*, p. 60.
8. *Ibid.*, pp. 60-61.
9. *Ibid.*, p. 97.
10. *Ibid.*, p. 61.
11. *Ibid.* Voir aussi Max EASTMAN, *Léon Trotsky : The Portrait of a Youth*, New York ; Greenberg, Publisher, Inc., 1925, p. 13, pour d'autres exemples des épreuves émotionnelles que ces auditions ont fait subir à Léon.
12. ERIKSON, p. 128.

nation précoce et sur l'ouverture au monde de la ferme, devenait maintenant une source de conflit avec la personne qui, jusque-là, lui avait marqué son adhésion.

La relation clé était, en effet, celle qui se nouait avec le père. Anna ne se montrait pas indiscrète comme son mari, elle évitait de dérouter son fils. Ce fut le père qui imposa la confusion des rôles et l'ambivalence qui en résulta. Les étapes cruciales dans la vie de Léon correspondront, désormais, à des épreuves de force avec son père (ou avec des substituts paternels) et leur issue dépendra de sa capacité à dépasser ces oppositions.

Au fil des années, le conflit du père et du fils changera de forme sans rien perdre de sa violence; désormais, les deux hommes étaient liés par un rapport frustrant : David, affectueux, mais agressif, possessif, irritant, manifestait à l'égard de son fils une ambition excessive tandis que Léon, profondément désireux d'obtenir l'approbation paternelle, déchiré entre les rôles qu'on voulait lui faire jouer, essayait de les assumer sans rompre l'unité de son moi.

Odessa, 1888-1896. Premiers renforcements du moi.

> La dualité des influences exercées sur moi par la ville et la campagne marque toute la période de mes études. En ville je me sentais en rapports avec les gens de façon beaucoup plus régulière... Au village, mon caractère était moins égal, plus tracassier [12].

Les ambitions de David entraînèrent l'envoi de Léon dans une école éloignée alors qu'il n'avait que neuf ans. Les sept années passées dans la famille Spentzer, à Odessa, marquèrent une trêve ; éloigné de son père, le jeune garçon vécut dans une famille stable qui lui révéla un autre monde, largement ouvert aux préoccupations intellectuelles et qui approuvait ses efforts d'auto-affirmation sans jamais chercher à le contraindre. Max Eastman, qui connaissait les Spitzer, les trouvait « aimables, calmes, posés et intelligents » [13], c'est-à-dire tout ce que n'était pas le père. Bien des traits qui semblent caractériser le Trotsky de la maturité furent acquis à Odessa : le jeune garçon tomba « ardemment amoureux des mots », fut « ensorcelé par le théâtre » [14], acquit « le désir forcené de surpasser les autres et le besoin de réagir aux défis ou à la présence d'une personnalité qui le mette au défi » [15]. Il chercha à se montrer en représentation publique, ce qu'il détestait quand l'obligation lui en venait de son père.

Les retours à Yanovka, pour les vacances, ravivaient un conflit qui prenait une forme nouvelle à cause des habitudes que Léon avait prises. « Ces retours à la maison l'emplissaient de sentiments confus » [16] ; il souhaitait retrouver ses parents, surtout son père, pour raconter ses

13. EASTMAN, p. 12.
14. Isaac DEUTSCHER, *The Prophet Armed : Trotsky, 1879-1921*, London ; Oxford Paperbacks, 1970, p. 17.
15. EASTMAN, p. 18.
16. DEUTSCHER, p. 17.

succès et étaler les perspectives qui s'ouvraient à lui : « Mon père m'écoutait et riait beaucoup. Je décrivis le théâtre à ma mère et à mes sœurs, mais avec moins d'ardeur que pour mon père. »[17] Mais les occasions de conflit étaient nombreuses :

> [Mes] lunettes me donnaient un air d'importance. Ce n'est pas sans plaisir que je m'imaginais d'avance l'effet de mon arrivée, ainsi affublé, à Ianovka. Mais ce fut pour mon père un coup qu'il ne put supporter. Il crut à de la simulation, à de l'affectation et m'enjoignit catégoriquement d'ôter mes verres... Je dus me résigner, au village, à ne les porter qu'en cachette[18].

Un autre incident, celui de la faucille, met en évidence les « sentiments confus » de Léon :

> Dans mon uniforme, je me trouvais magnifique. Il fallait que je me pavane devant tout le monde. Mon père et moi nous nous rendions aux champs en voiture, au plus fort de la moisson.

David Bronstein prit la faucille d'un ouvrier en disant : « Voyons à quoi ressemble ce blé » ; il s'en servit très naturellement ; après son départ, Léon voulut l'imiter, mais sa maladresse provoqua les moqueries des moissonneurs : « Demande à ton père de t'apprendre ! », « va plutôt manger des gâteaux chez ta mère ! »[19].

Essayant de couper du blé en s'appuyant sur les connaissances acquises à Odessa, Léon se trouvait pris entre deux rôles. Un cadet aurait pu se permettre de rentrer à la maison affublé d'un uniforme et de passer sa journée à lire. Mais, en sortant de ce rôle, en s'efforçant de s'adapter aux catégories de jugement qui étaient celles de son père, il acceptait de jouer au fils aîné et il s'enfonçait dans sa propre contradiction.

Le conflit devint aigu à propos de l'avenir de Léon. Le vieux Bronstein voulait que son fils devienne ingénieur et gère la ferme ; Léon rêvait d'une carrière universitaire orientée vers les mathématiques pures, ce qui fut pour son père une immense déception[20].

Nikolaev et la Sibérie, 1896-1902. L'identité.

> L'année que je passais à Nikolaev [1896] fut celle d'une rupture dans mon adolescence car alors se posa pour moi la question de la place que j'avais à prendre dans la société des hommes[21].

Dans l'été qui précéda ses dix-sept ans, Léon quitta Odessa pour faire sa dernière année d'études secondaires à Nikolaev. En dehors de vagues formules sur les opprimés empruntées à son père, il n'avait guère d'idées politiques. « Ce fut une influence passagère qui l'engagea sur la route de la révolution. »[22] A Nikolaev, il logea dans une famille dont les fils

17. *Ma Vie*, p. 105.
18. *Ibid.*, p. 79.
19. *Ibid.*, pp. 106-107.
20. DEUTSCHER, p. 18.
21. *Ma Vie*, p. 108.
22. DEUTSCHER, p. 22.

avaient été marqués par le populisme des *narodniki.* Ils cherchèrent à influencer le nouveau pensionnaire qui « repoussa avec dédain leur utopie sociale »[23]. Cette manière de s'exprimer rappelle celle que son père employait souvent pour juger ses idées politiques. L'insistance de ses amis finit d'ailleurs par l'ébranler et il se rallia, en octobre 1896, à cette forme du socialisme russe.

Quel était l'état psychologique de ce jeune homme à ce tournant, le plus important par bien des points de tous ceux qui devaient l'amener à trouver son « identité » ? L'expérience d'Odessa avait fixé les principales lignes de force qui allaient l'orienter au long de sa vie : créativité intellectuelle et littéraire, facilité verbale, volonté de réussite. Ces tendances, primordiales pour le fils n'avaient qu'une valeur insignifiante pour le père. Un tel contraste ne commença à poser des problèmes que lorsque l'identité naissante du fils se trouva en conflit avec les projets de carrière du père. En éloignant Léon, David l'avait envoyé dans un monde qui lui faisait découvrir son profond besoin d'indépendance ; les retours à la maison avaient représenté un renouveau de cette situation impossible dans laquelle Léon cherchait l'approbation paternelle par des concessions incompatibles avec les aspirations de son moi profond. Comme nous l'a montré l'incident de la faucille, il savait qu'il n'accéderait jamais au rôle de fils aîné ; il se vit contraint de trouver une identité qui satisfît à la fois sa conscience aiguë de son moi et les attentes de son père. Tel sera toujours le moteur de ses successives synthèses créatrices.

A l'automne de 1896, Léon avait jeté les bases sur lesquelles il fondera plus tard cette synthèse. Mais pourquoi choisit-il la Révolution ? Si Alexandre Bronstein avait réussi à tenir son rôle de fils aîné, peut-être Léon se serait-il contenté d'être un écrivain ou se serait-il limité à des activités plus classiques. La confusion des rôles apparue à Ianovka aurait pu être résolue par une carrière intellectuelle (écrivain, professeur, théoricien...) si le changement de rôle qu'on exigeait de lui n'était pas intervenu et s'il n'avait pas été symbolisé (cf. le « souvenir-écran ») par un goût prononcé pour la « représentation ». La pratique révolutionnaire devint le moyen grâce auquel Léon put à la fois maintenir son indépendance et se libérer du conflit qui était impliqué dans cette affirmation d'indépendance. La carrière de comédien n'aurait pas suffi dans la mesure où elle n'aurait pas conduit à la liquidation symbolique des forces socio-économiques qui poussaient David à régenter la vie de son « aîné ».

Ce qui est évoqué ici se produisit presque entièrement au niveau du subconscient. Consciemment, Léon se contentait, en 1896, de vivre sur lui-même tandis que son populisme de fraîche date lui permettait de franchir une étape décisive en dépassant les formes d'expression personnelle que son père était finalement en mesure d'accepter. Il faut ici tenir compte à la fois de la situation historique et du contexte psychologique ; à l'époque et dans le milieu où vivait Léon, une attitude ouverte vis-à-vis des perspectives révolutionnaires ne pouvait qu'être très gratifiante ; on trouvait là des ouvriers et des paysans « opprimés » et des jeunes révolu-

23. *Ibid.*, p. 32.

tionnaires ; Léon « aimait les ouvriers et aimait ses camarades... car par eux il s'aimait lui-même[24]. Il s'identifiait aux premiers, comme on le remarque en lisant les premiers chapitres de *Ma Vie*[25], parce qu'eux aussi subissaient les effets de cet acharnement vers la réussite qui animait un David Bronstein : il s'identifiait à ses camarades parce qu'ils lui offraient un modèle d'action indépendante. Mais, comme une approbation totalement satisfaisante pour son moi ne pouvait lui venir des ouvriers tant qu'il n'avait pas développé son identité révolutionnaire, c'était de ses rapports, au demeurant tendus, avec ses camarades qu'il attendait approbation et consécration.

Si le populisme résolvait de manière tellement efficace les conflits internes de Léon, en lui permettant de tenir un rôle social, pourquoi résista-t-il avec tant d'acharnement aux tendances qui l'entraînaient vers ce mouvement, avant de s'y jeter avec ferveur ? Cette question est importante, car le modèle de comportement, « attirance/résistance/envoûtement » délimite assez bien son comportement dans toutes les circonstances décisives qui marqueront son existence. Au départ, l'attrait pour le populisme contredisait deux aspects de son ambivalence : son sens de l'indépendance et son besoin d'être approuvé par les êtres qui comptaient à ses yeux étaient mis en danger dans la mesure où il se donnait à une doctrine ou à un groupe et où il mettait en cause ses relations antérieures avec son père. Face à cette « menace », Léon adopta l'attitude qu'aurait eue son père et cette identification le mit en mesure de définir personnellement son mode d'adhésion au populisme. L'approbation de ses amis remplaça ensuite l'approbation paternelle. Léon avait besoin de sentir qu'il était capable d'agir sur son milieu, de l'influencer ; dès qu'il fut certain d'y parvenir, la résistance se dissipa et il se précipita dans sa nouvelle activité.

Comme on pouvait le prévoir, David s'opposa formellement au choix opéré par son fils :

> Mon père, qui était venu vendre du blé à Nikolaev, fut renseigné, je ne sais comment, sur mes nouvelles fréquentations. Il sentait venir un danger, mais il espéra le prévenir par l'autorité de ses remontrances paternelles. Il y eut entre nous plusieurs explications violentes. Je me montrai intraitable à défendre mon indépendance et le droit que j'avais de choisir ma voie. En fin de compte, je renonçai aux subsides de la famille[26].

Pour la dernière fois, Léon hésita ; choisissant un compromis entre la Révolution et le métier d'ingénieur, il s'inscrivit à un cycle de mathématiques pures à l'Université d'Odessa ; il ne passa dans cette ville que quelques semaines, retourna à Nikolaev par le dernier vapeur de l'automne et reprit sa place parmi ses camarades révolutionnaires au cercle Chvigovsky. Il y demeura en dépit des tentatives que son père multiplia pour le faire partir. Deutscher souligne l'acharnement du vieil homme : « L'un des pensionnaires de Chvigovsky... devait, longtemps

24. *Ibid.*, p. 35.
25. *Ma Vie*, pp. 44-45, 108-110.
26. *Ibid.*, pp. 127-128.

après, se souvenir du grand fermier à favoris... entré dans la cabane à l'aube et hurlant, penché vers lui, agressif, implacable, avec sa voix de stentor : " Alors, vous aussi, vous vous êtes enfui de chez votre père ? " Les scènes de colère alternaient avec de tièdes réconciliations... Des deux côtés entraient en jeu les mêmes tempéraments, la même droiture, le même orgueil et la même voix de stentor. »[27]

Si l'on fait abstraction de ce genre de pressions on doit noter que Léon profita de l'ambiance chaleureuse du cercle :

> Nous lisions ce qui nous tombait sous la main, nous discutions furieusement, nous explorions l'avenir d'un regard passionné, bref nous étions heureux à notre manière[28].

Cherchant désespérément à acquérir une notoriété révolutionnaire (en partie pour se justifier d'avoir déçu son père), Léon se plongea dans la littérature révolutionnaire pour tout y apprendre tout de suite. Cette ardeur désordonnée ne lui permit pas de manier cette autre « faucille », et il s'en trouva très décontenancé :

> Brûlant d'impatience, j'essayais de saisir les idées par le flair. Mais elles ne se livraient pas si facilement... A chaque nouvelle conversation je devais me convaincre, avec amertume, dépit, désespoir, de mon ignorance... Je lisais nerveusement, impatiemment, sans aucun système. La lutte que je menais pour trouver un système était violente, parfois forcenée[29].

Léon se plaignait de ne trouver aucun appui sûr autour de lui[30], et naturellement il s'opposa à la personne qui allait lui en offrir un. Le cercle Chvigovsky venait de recevoir l'adhésion d'une marxiste nommée Alexandra Sokolovskaya. Son esprit critique sema la perturbation dans le groupe. Bien qu'il n'eût pas mesuré toutes les conséquences théoriques de son adhésion au populisme, Léon attaqua la nouvelle venue et son marxisme. Comme Lénine le ferait plus tard avec l'*Iskra* (ce qui lui vaudrait le même genre de critique), Sokolovskaya menaça la cohésion du groupe. Léon s'en prit au marxisme, qu'il accusa d'être « sec et sans vie », et se mit à défendre bruyamment les idées de Bentham, sans se rendre compte que cette nouvelle ferveur ne pouvait satisfaire aucun révolutionnaire, « fût-il populiste ou marxiste »[31]. Nous avons déjà signalé le modèle « attirance/résistance/envoûtement ». Toutefois, dans le cas du marxisme, la phase d'envoûtement devait être remise à beaucoup plus tard. Léon venait à peine d'aborder cette doctrine nouvelle pour lui, quand se produisit la vague révolutionnaire qui secoua l'Empire russe en 1897. En février, le suicide de l'étudiante Vétrova à la forteresse Pierre-et-Paul déclencha une série de mouvements chez les étudiants et les ouvriers des grandes villes ; l'agitation gagna des localités isolées comme Nikolaev : pour la première fois Bronstein était amené à côtoyer

27. DEUTSCHER, p. 29.
28. *Ma Vie*, p. 128.
29. *Ibid.*, pp. 126-127.
30. *Ibid.*, p. 126.
31. DEUTSCHER, p. 26.

des prolétaires révolutionnaires[32]. Il se lança alors dans l'organisation révolutionnaire comme il s'était précipité dans les lectures révolutionnaires, avec l'ardeur d'un néophyte qui « avait besoin de soutenir une cause exigeant un sacrifice... »[33]. Il créa presque seul Le Syndicat des Travailleurs de la Russie du Sud, et découvrit par là le pouvoir du texte écrit qui allait devenir une de ses armes favorites. Le syndicat n'était cependant qu'un terrain d'expérience réduit et au moment de son arrestation, en 1898, Léon en avait retiré tous les profits qu'il pouvait en attendre. Il lui manquait toujours la seule chose qui aurait pu lui procurer une satisfaction réelle et durable, l'approbation d'une personnalité paternelle à la fois forte et admirée.

Plus de deux-cents membres du syndicat furent emprisonnés au début de 1898. Léon, qui se sentait encore coupable d'avoir déçu son père, trouva dans l'épreuve une grande « satisfaction morale »[34]. David ne fut autorisé à voir son fils qu'après son transfert à la prison d'Odessa pendant l'été 1898.

> A sa première visite, mon père s'imagina que, durant tout le temps de ma détention, je serais forcé de rester dans cette boîte étroite. Un frémissement le priva de la parole. A mes questions il ne répondait que par un remuement de ses lèvres blanches. Jamais je n'oublierai le visage qu'il avait alors[35].

Bien que très ému, le père ne transigea pas sur la question révolutionnaire et, à peine les premières larmes essuyées, les deux hommes commencèrent à s'injurier parce que Léon prétendait épouser Sokolovskaya. « Lyova ragea et tempêta, raconte G. A. Ziv, il se battit avec tout l'entêtement dont il était capable, mais le vieil homme, qui n'était pas moins entêté, avait pour lui l'avantage de se trouver de l'autre côté des barreaux et il l'emporta. »[36] Léon finit cependant par gagner en 1900 ; Sokolovskaya et lui se marièrent peu avant de partir en exil en Sibérie.

On doit souligner les progrès dans l'affirmation de soi réalisés par Bronstein. Sa crise d'identité passée, il épousa la jeune femme contre laquelle il avait, quatre ans auparavant, réagi si violemment. L'interlude sibérien (1900-1902) lui permit de mieux connaître le marxisme et d'affirmer son talent d'écrivain. Mais l'exil fut aussi l'occasion d'une crise ; un courrier clandestin apporta le *Que faire ?* de Lénine et une pile d'anciennes *Iskra*. La qualité de ces textes qui parvenaient aux mêmes conclusions que lui à propos de l'organisation lui donna une envie pressante de jouer un rôle. Quittant sa femme et ses deux enfants il voyagea en secret jusqu'à Samara, quartier général de l'*Iskra* en Russie ; son travail lui valut tant d'éloges que Lénine lui demanda de venir à Londres[37].

L'Iskra, 1902-1906. L'intimité perdue.

Léon arriva chez Lénine un dimanche à l'aube. « Il était tellement pris par la lutte clandestine en Russie que son esprit demeurait fermé

32. *Ma Vie*, pp. 133-135.
33. DEUTSCHER, p. 32.
34. *Ibid.*, p. 37.
35. *Ma Vie*, p. 147.
36. Cité dans DEUTSCHER, p. 42.
37. *Ibid.*, pp. 55-56 ; EASTMAN, pp. 141-142.

à tout ce qui n'avait pas de rapport avec cette question. »[38] Le monde dans lequel il entrait était propre à renforcer le développement de sa personnalité. La sœur de Martov en a laissé une évocation très parlante : « Il est rare de trouver un mélange d'intelligence, de volonté d'agir et de simple dévouement comparable à celui qu'on rencontrait dans ce petit cercle. La jeunesse des participants et, d'un autre côté, la tension qui régnait à l'extérieur donnaient à leur vie un ton de grande exaltation. »[39] Trotsky devint l'élève modèle du groupe, le « Benjamin », comme l'écrit Deutscher[40]. Seul Plékhanov n'aimait pas le nouveau venu mais, comme il habitait Genève, il ne pouvait gêner Bronstein. Léon partageait un logement avec Martov et Vera Zassoulitch. Le premier était bienveillant et passif ; la seconde, vieux cheval de bataille révolutionnaire, se montrait pleine d'attentions maternelles ; avec eux deux et avec deux anciens populistes, Léon Deutsch et Paul Axelrod, Bronstein se trouvait replongé dans le cercle Chvigovsky, mais comme à un degré supérieur. Non seulement il retrouvait la chaleur, l'intimité, l'échange intellectuel, mais encore les gens qui l'entouraient étaient les dirigeants du mouvement révolutionnaire russe et non de simples étudiants.

Lénine avait une origine et un tempérament différents des autres émigrés ; tout en appréciant les aptitudes du jeune homme, il critiquait son style fleuri et, ce faisant, il se rapprochait de l'image que Léon gardait de son père. Trotsky le remarque :

> Il n'y avait alors que deux ans que j'écrivais et les questions de style avaient pour moi une grande importance... Il n'est pas étonnant que malgré toute ma déférence pour la rédaction j'aie défendu instinctivement ma personnalité d'écrivain en formation contre l'intrusion d'autres écrivains complètement faits mais relevant d'un autre modèle[41].

Lénine et Martov donnèrent à Trotsky toutes les occasions de développer sa formation. Ils l'envoyèrent donner des conférences sur le continent et tentèrent de lui procurer une place attitrée au comité de rédaction. Surtout, ils l'encouragèrent à développer ses talents d'orateur. Pour Trotsky l'expression de soi-même par le verbe aura toujours un triple importance :

1) au niveau historique et social : le porte-parole révolutionnaire exprime la lutte des masses ;

2) au niveau du moi conscient : Trotsky recherche un rôle qui lui soit propre ;

3) au niveau de la réévocation inconsciente des conflits de l'enfance.

Laissons de côté le premier point pour l'instant, et ne voyons que les deux autres niveaux. Enfant, Léon avait été obligé de réciter en public et il gardait de cette épreuve un souvenir ambigu, flatteur par le succès obtenu, douloureux par l'obligation qui lui avait été imposée de l'extérieur, sans attente de sa part. A Londres, Léon jouit d'une situation

38. DEUTSCHER, p. 58.

39. Cité dans Israel GETZLER, *Martov : A Political Biography of a Russian Social Democrat*, Cambridge University Press, 1967, p. 64.

40. DEUTSCHER, p. 63.

41. *Ma Vie*, p. 188.

unique ; il a de multiples occasions de se donner en spectacle dans des circonstances telles qu'il ne peut qu'en tirer satisfaction et approbation. Il semble évident que, pour Trotsky, l'*Iskra* fut plus qu'un moyen efficace et rationnel d'organiser une force révolutionnaire centralisée [42]. Dans de telles conditions il n'est pas surprenant qu'il ait refusé de voir les désaccords existant entre les rédacteurs :

> J'acceptai l'*Iskra* en bloc. Pendant ces quelques mois, je n'ai pas voulu voir chez elle ni parmi ses membres le signe d'une tendance pouvant l'affaiblir, ni des manifestations d'humeur, des influences, ou toutes autres choses de même espèce — en vérité, j'éprouvais même une sorte d'aversion pour cette hypothèse [43].

Malgré leurs divergences, les rédacteurs de l'*Iskra*, parmi lesquels Trotsky se trouvait comme membre à part entière, se rendirent en tant qu'équipe au Congrès du Parti social-démocrate russe de Londres. Les préparatifs avaient été longs, car l'équipe de l'*Iskra* était peu disposée à participer à une rencontre avant que « les conditions d'une unification du parti ne soient précisées dans tous leurs détails » [44]. En mars 1903, le Comité de Rédaction se rendit à Genève pour accueillir les délégués venus de Russie et pour définir avec eux la ligne à suivre au congrès. Lénine informa Trotsky de ses propres positions et de ses réticences vis-à-vis d'une partie de la rédaction [45]. « Les plans de Lénine m'inspiraient quelques doutes. Mais j'étais loin de penser que le congrès se diviserait sur les questions d'organisation. » [46] Comme il avait soutenu Lénine dans différentes circonstances, en particulier lors d'un conflit avec Plékhanov, Trotsky passait pour l'un des plus fermes partisans de Vladimir Ilitch [47]. Les premiers débats du congrès confirmèrent cette relation et les discours que Trotsky prononça contre le *Bund* et contre les économistes lui valurent le surnom de « gourdin de Lénine ». Dans le débat sur le programme de l'*Iskra*, il se rangea derrière Lénine en insistant pour que le Comité central soit autorisé à définir lui-même les limites de son pouvoir : « Trotsky, l'un des agents les plus agressifs du rouleau compresseur de l'*Iskra*, affirma carrément que les statuts du Parti exprimaient la défiance du Parti à l'égard de tous les membres puisqu'ils attribuaient au Comité central un droit de contrôle sur eux. » [48]

L'unité de la rédaction commença à se lézarder quand Lénine commença à jeter le discrédit sur le Comité d'organisation. Les débats prenant un tour personnel, l'équipe de l'*Iskra* s'en entretint dans plusieurs réunions particulières, et Trotsky, que tous appréciaient à l'exception de Plékhanov, fut nommé président : le « Benjamin » présida à la scission entre Lénine et Martov ; la division entraîna une étonnante chasse aux adhésions au cours de laquelle Lénine s'efforça de conserver l'appui de son « gourdin » :

42. Voir Léon TROTSKY, *Lénine*, Paris, P.U.F., 1970, pp. 21-22, 29-31 ; GETZLER, p. 67.
43. Léon TROTSKY, *ibid.*, p. 24.
44. Samuel H. BARON, *Plekhanov : The Father of Russian Marxism :* Stanford University Press Paperback, 1963, p. 232 ; voir aussi Nadezhda KRUPSKAYA, *Memories of Lenin*, New York, International Publishers, s.d., p. 87.
45. *Lénine*, pp. 46-47.
46. *Ma Vie*, p. 189.
47. KRUPSKAYA, p. 99.
48. BARON, p. 236 ; voir aussi DEUTSCHER, p. 76.

Lénine n'épargna aucun effort pour me gagner. Il fit avec Krassikov et moi une longue promenade au cours de laquelle tous deux s'efforcèrent de me démontrer que la voie suivie par Martov ne pouvait être la mienne, car Martov était un « doux »... Lénine fit encore une tentative pour m'amener du côté des « durs ». Il m'envoya le délégué Z... et son frère cadet, Dmitri... Finalement, je refusai carrément de les suivre [49].

Pourquoi Trotsky refusa-t-il ? L'examen de ses votes révèle un désaccord d'ordre tactique évoluant lentement vers une réaction d'ordre personnel qui rappelle les réactions de Léon face à Sokolovskaya quand elle menaçait de détruire la « famille » révolutionnaire du cercle Chvigovsky. Si les choses s'étaient passées dans le calme, Trotsky se serait peut-être rangé du côté des durs, mais Lénine précipita la crise en saisissant l'occasion que lui offrait la sortie du *Bund* et des économistes et en proposant brusquement de ramener de six à trois le Comité de rédaction, ce qui éliminait Zassoulitch, Potresov, Axelrod, tous amis de Trotsky. Dans cette crise, Trotsky vit la remise en cause d'une situation qu'il contrôlait plus ou moins bien ; son désaccord sur les problèmes organisationnels fut doublé par un profond désarroi personnel.

Pour parler en termes « eriksoniens », Trotsky, au début de l'été 1903, avait surmonté les pires épreuves de sa crise d'identité et abordait une nouvelle étape de son développement psychologique, celle de l'intimité. Comme l'a montré Erikson, une identité incomplètement développée peut être complètement détruite si elle se trouve menacée sur son point le plus faible ; l'étape de l'intimité, qui exige un moi flexible, capable de s'ouvrir à d'autres personnes et de trouver auprès d'elles une nouvelle garantie d'identité est un moment particulièrement favorable pour évaluer la fermeté de l'auto-constitution de l'individu [50].

A l'*Iskra*, le jeune Trotsky entrait dans sa phase d'affiliation, si l'on prend ce terme au sens d'adoption de quelqu'un comme fils ; des hommes comme Martov, Lénine, Axelrod lui offraient une forme d'association qui marquait un nouveau type de relation au-delà des liens purement familiaux [51]. Une grave déception, ou un abandon au cours d'une période d'affiliation, peuvent entraîner, surtout quand on a affaire à une identité difficilement et incomplètement constituée, une panique dégénérant en colère aveugle. L'effondrement d'un groupe d'affiliation peut avoir pour conséquence « la régression à un état de rage qu'on ne peut guère comparer qu'à celui que connaissent les tout petits enfants » [52]. Erikson note encore que le renversement de l'intimité avec un être cher entraîne la distanciation, « l'envie de répudier, d'ignorer ou de détruire ces forces ou ces gens, ce qui menace votre propre existence » [53].

Le printemps et l'été 1903 auraient pu constituer une période favo-

49. *Ma Vie*, p. 193.

50. Erik H. ERIKSON, « Identity and the Lifecycle », Monograph, *Psychological Issues*, vol. I, nº 1, New York, International Universities Press, 1959, pp. 124-125.

51. Erik H. ERIKSON, *Insight and Responsability*, New York, W. W. Norton & Co., Inc., 1964, p. 128.

52. « Identity and the Lifecycle », p. 125.

53. *Ibid.*

rable pour Trotsky qui s'était réconcilié avec son père[54] et venait de rencontrer Natalia Sedova[55], mais son identité, tardivement et péniblement constituée, demeurait vulnérable dès que se trouvaient mises en question ses rapports avec des images paternelles fortes, comme celle que représentait Lénine[56]. Les initiatives de Lénine détruisirent le cercle intime auquel Trotsky tenait et auquel il devait son identité révolutionnaire. Les moyens dont Lénine avait enseigné l'usage à Trotsky furent utilisés par ce dernier comme instrument défensif, comme moyen de distanciation vis-à-vis du même Lénine. Les réactions de Léon furent violemment personnelles :

> Lénine me traitait fort bien. Mais c'était lui justement qui, sous mes yeux, attaquait une rédaction qui, pour moi, constituait un ensemble absolument unique portant un nom prestigieux. L'hypothèse d'une scission dans le groupe me semblait sacrilège. Tout mon être se révoltait contre cette impitoyable liquidation[57].

Nous verrons que cette « contestation » n'était que la rage d'un jeune homme qui avait mal compris la nature et les limites de l'intimité qui lui avait été offerte à Londres. Il avait cru que ses camarades et lui formaient une vraie « famille », il avait accepté le rôle de « benjamin » dont le caractère familial était fortement marqué. Pourtant, il ne s'agissait pas d'un cercle familial mais d'un ensemble d'émigrés dévoués à leur cause, tenaces, endurcis par la lutte et beaucoup plus expérimentés que ne l'était Trotsky ; ces hommes étaient habitués à rompre toutes les espèces de liens pour des raisons théoriques, à former des groupes rivaux et à employer la force si cela était nécessaire. S'ils en venaient à se

54. A Paris, en 1903, David Bronstein se résignait enfin à la carrière de son fils. L'encouragement qu'une telle adhésion donna aux sentiments d'assurance que Trotsky manifestait et à sa suffisance personnelle n'est pas à négliger. D'un autre côté, le lecteur ne doit pas exagérer l'importance psychologique, située à un niveau plus profond, de cet événement. Fondamentalement, au niveau inconscient du conflit premier, rien ne change parce que le père et le fils sont joyeusement réconciliés à la fin de l'adolescence ou au début de l'âge mur.

55. Léon Davidovitch, ayant quitté Alexandra Sokolovskaya et ses deux enfants en Sibérie, rencontra et prit comme compagne de sa vie Natalia Sedova. Il est donc peu probable que lui-même et Sokolovskaya se soient quittés en Sibérie en pensant qu'ils se retrouveraient un jour pour vivre une vie de couple marié, quoiqu'ils restassent toujours amis. Comme il n'y a pas de documents publiés à ce sujet, nous ne pouvons qu'imaginer la dissolution du premier mariage et la ratification du second. Sokolovskaya était une femme très volontaire, ayant dix ans de plus que Trotsky. Peut-être son attachement pour elle fut-il le résultat de sa jeune idylle pour la femme qui lui avait apporté le marxisme, et qui, d'une certaine manière, représentait la fin de sa dépendance vis-à-vis de son père. En Sibérie, il est possible qu'il ait découvert qu'il ne pouvait pas vivre avec une femme qui le mette tant au défi. Ce dont il avait besoin était une épouse maternelle. Natalia Sédova, pour sa part, était presque le contraire de Sokolovskaya : menue, attirante, étudiante d'art, plus ou moins apolitique, complètement dévouée à son mari.

56. En termes freudiens, cette « vulnérabilité » pourrait être considérée comme ayant ses origines dans la faible identification de Léon Davidovitch à l'égard de son père. Son manque d'intériorisation d'une image paternelle ferme fut la cause de son incapacité à tenir lui-même ce rôle paternel et à avoir des rapports faciles et naturels avec ceux qui l'assumaient. Ce manque d'intériorisation n'est pas étonnant dans le cas d'un fils pris depuis sa petite enfance dans un conflit d'ambivalence avec son père. L'inconsistance de la conduite de David envers Léon ne fournit au fils ni le modèle ni l'occasion nécessaires à l'intériorisation d'une image paternelle ferme, forte, et consistante.

57. *Ma Vie*, p. 194.

combattre de manière impitoyable, « en règle générale ils évitaient la calomnie ; la manière dont Trotsky tourna cette règle ne peut s'expliquer par la seule effervescence de la jeunesse »[58]. Il n'y avait, entre Lénine et Trotsky, aucune opposition idéologique suffisante pour expliquer l'acharnement du second contre le premier ; la plupart des divergences apparemment profondes qui se manifestèrent dans les années suivantes ne furent que des justifications trouvées *a posteriori* pour alimenter une hostilité d'origine bien plus profonde. Trotsky vit se rassembler, autour de Lénine, des hommes que l'ancienne rédaction tenait en piètre estime : Krassikov[59], Gusev, Shotman[60], et le fait que Lénine les acceptât dans son entourage apparut comme la preuve que Léon Davidovitch, malgré tous les dons qui faisaient de lui un « fils » brillant, n'avait plus rien à espérer. Trotsky remarqua, amèrement :

> Le centralisme révolutionnaire est un principe dur, autoritaire et exigeant. Souvent il prend des formes impitoyables à l'égard de personnes dont on partageait hier les idées[61].

Léon n'avait pas échappé aux exigences étouffantes de son père pour voir son identité fraîchement assurée broyée par la mécanique révolutionnaire dont un autre père était le maître. Confronté à une autre volonté aussi forte, il ne peut l'accepter :

> Quand je considère maintenant le passé, je ne regrette pas ce qui arriva. Je revins vers Lénine plus tard que beaucoup d'autres, mais je revins à lui par mes propres voies[62].

Tandis que beaucoup de Mencheviks, que Lénine avait vraiment maltraités, réagissaient à peine, Trotsky se laissait aller à une véritable crise de rage[63]. Deutscher note que la plupart de ses attaques n'avaient pas même de fondement, Lénine s'étant conduit comme « n'importe quel chef de n'importe quel parti dans les mêmes circonstances »[64]... Ces étranges accusations sont faciles à comprendre si on prend en compte les mécanismes de défense du moi. D'une manière qui pourrait être qualifiée de puérile, Trotsky se partagea entre des critiques excessives contre Lénine et d'inutiles efforts pour recréer l'ancien monde de l'*Iskra ;* ses excès et ses maladresses le firent exclure de la direction du journal[65]. On ne peut dire ce que Trotsky serait devenu si l'*Iskra* avait survécu mais, en se fondant sur les expériences précédentes, on peut imaginer qu'il aurait assez vite considéré que l'expérience, aussi formatrice fût-elle, limitait son développement personnel : dans tous les groupes auxquels il a adhéré pendant sa jeunesse, Trotsky a toujours connu un moment où le besoin de résoudre les difficultés liées à son ambivalence l'a amené à chercher une autre scène.

58. DEUTSCHER, p. 93.
59. *Ma Vie*, p. 193.
60. GETZLER, p. 80.
61. *Ma Vie*, pp. 194, 196.
62. *Ibid.*, p. 197.
63. Voir DEUTSCHER, pp. 88-93
64. *Ibid.*, p. 94.
65. *Ibid.*, pp. 86-87.

Parvus, 1904. L'intimité retrouvée.

La régression défensive du moi ne fut pas, chez Trotsky, une simple réaction de dépit ; elle se traduisit par ce que les cliniciens appellent une « régression au service du moi » c'est-à-dire dans le rejet violent d'une forme d'intimité permettant d'en fonder une autre. Les premières semaines de l'amitié avec Parvus furent comme une période de convalescence. Écarté par les Bolcheviks, regardé avec méfiance par les Mencheviks, Léon tomba sous l'influence d'Alexandre Helphand (Parvus). Léon le connaissait déjà de nom, grâce à un article sur le rôle des syndicats dans la révolution[66]. Entre eux, les points communs ne manquaient pas : Parvus admirait Zassoulitch, Axelrod, se méfiait de Plekhanov, désapprouvait les méthodes de Lénine[67]. Il y eut aussi une série d'articles de Parvus portant pour titre : *La Guerre et la Révolution*[68] : « Dans ses articles Helphand montra qu'il était un théoricien puissant et original... Il dépassa les habituelles préoccupations des socialistes allemands ou russes, entièrement occupée par le réformisme ou les questions d'organisation, et traita le sujet essentiel : la Révolution. Il comprit que la guerre ouvrirait la porte à la révolution bien mieux que les inexorables forces économiques si chères au marxisme classique... Surtout, il plaça à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire le prolétariat russe au lieu du prolétariat allemand. »[69]

Trotsky n'avait pas encore de vue claire du processus révolutionnaire : intéressé par les textes de Parvus, il partit pour Munich. Helphand mélangeait de manière étonnante les différents caractères des personnes qui avaient, auparavant, compté dans la vie de Trotski : la « virilité musclée » de David Bronstein, l'exubérance des étudiants du cercle Chvigovsky, la rigueur de pensée des rédacteurs de l'*Iskra ;* il offrait aussi la chaleur familiale que Zassoulitch et Martov proposaient auparavant à Londres ; enfin, comme Lénine, il était fort, protecteur, brillant et il avait la même apparence physique : « un corps puissant soutenu par des jambes assez courtes, une tête solide avec un large front rendu plus large encore par une calvitie débutante »[70]. Trotsky « était heureux dans l'appartement d'Helphand et il demanda à Natalia Sedova de venir le rejoindre »[71] Léon avait découvert ses dons d'écrivain à Nikolaev puis en Sibérie, l'*Iskra* avait fait de lui un orateur, Munich lui permit de développer une approche théorique : « Les fondements du trotskysme des années ultérieures furent posés à Munich » :[72]

> Ses travaux antérieurs [de Parvus] m'avaient orienté vers les questions que posait la révolution sociale et, grâce à lui, j'arrivai à concevoir la conquête du pouvoir par le prolétariat non comme un objectif situé à une distance infranchissable, mais comme la tâche pratique de notre temps[73].

66. *Lénine,* pp. 29-30.
67. Z. A. B. ZEMAN & W. B. SCHARLAU, *The Merchant of Revolution : The Life of Alexander Israel Helphand (Parvus), 1867-1924,* Oxford University Press, 1965, p. 20,62.
68. *Ibid.,* p. 63.
69. *Ibid.,,* p. 64.
70. *Ibid.,* p. 23.
71. *Ibid.,* p. 66.
72. *Ibid.*
73. *Ma Vie,* p. 200.

Trotsky ne se contenta pas d'être un disciple. Les relations de maître à élève ne durèrent qu'un mois, le temps pour l'élève de se redéfinir. L'acte symbolique marquant la reconquête de son moi par Trotsky fut la brochure qu'il écrivit à la fin de 1904, à l'occasion d'une campagne de banquets menée par les libéraux en Russie. Léon reprit les idées de Parvus sur la grève générale en les appliquant à l'éclosion de la révolution en Russie. Il ébaucha un plan d'action dans lequel on ne peut que souligner la façon dont il confirme son identité à la révolution et la révolution à son identité :

> Arrachez les ouvriers aux machines et aux ateliers ; faites-les descendre dans la rue... En allant ainsi d'usine en usine, d'atelier en atelier, en contournant et en supprimant les obstacles policiers, en haranguant et attirant les passants, en absorbant les groupes qui vont en sens opposé, en remplissant la rue, en s'emparant des premiers bâtiments qui conviennent à des réunions publiques, en s'y retranchant et en les utilisant pour y tenir sans interruption des meetings révolutionnaires devant des auditoires sans cesse renouvelés, vous mettrez de l'ordre dans le mouvement des masses, vous éveillerez leur confiance, vous leur expliquerez le but et le sens des événements. Ainsi, vous finirez par transformer la ville en camp révolutionnaire. A tout prendre, cela fournit un plan d'action [74].

Il faut maintenant préciser certains aspects de la vocation révolutionnaire de Trotsky. L'exploit révolutionnaire allait devenir le moyen le plus parfait qu'il ait trouvé pour réaliser la synthèse de son ambivalence. C'était, en un sens, un moyen de gagner l'approbation dont il avait besoin ; pour cela, il lui fallait un théâtre et un moyen de diriger personnellement la représentation : la révolution serait le théâtre, la grève générale la mise en scène. L'idée de grève générale était neuve en Russie et Trotsky n'eut pas besoin de se soucier des descriptions antérieures ; sur ce terrain, les traditions et les aînés du mouvement révolutionnaires perdaient leurs droits. Les tourbillons déchaînés par la grève générale et par l'insurrection qui la suivrait offraient une liberté d'action indéfinie ; pour manier les foules et garantir la révolution il fallait tout ce que le moi de Trotsky avait accumulé au fil des années : puissance de la parole, don d'écrivain, sens de la mise en scène. Il est évident que la vocation révolutionnaire de Trotsky n'avait pas pour seul objectif de lui assurer une approbation : en guidant la population russe sur la voie qui l'arracherait à la misère économique, il libérerait David de ses habitudes petites bourgeoises, de ses instincts de propriétaire et il éliminerait ainsi la seconde source de son ambivalence :

> A la ville comme à la campagne, j'ai vécu dans un milieu petit bourgeois, où tous les efforts tendaient vers l'enrichissement. C'est ce qui m'a éloigné du village de ma première enfance et de la ville de mes années scolaires. Les instincts d'acquisition, le régime de vie et les visées de la petite bourgeoisie, voilà ce que j'ai lâché d'une violente secousse, et je m'en suis détaché pour toute ma vie [75].

Ce texte montre bien comment Trotsky comprenait son cas et sentait le besoin d'effacer les traces de l'ambivalence que son père lui avait imposée. Les cent premières pages de *Ma Vie* sont remplies d'exemples

74. Cité dans DEUTSCHER, pp. 110-111.
75. *Ma Vie*, p. 111.

illustrant la matière dont Trotsky souffrait de l'instinct d'approbation de son père et le jugeait dangereux pour lui-même; son jugement rétrospectif montre comment un moi consolidé parvient à élargir jusqu'au plan de la société en général un conflit purement domestique. Nous ne prétendons pas que les difficultés du jeune Trotsky sont la cause directe de son action révolutionnaire en 1905; nous disons seulement qu'elles forment la base de l'ensemble psychologique dans lequel s'enracinent ses décisions de l'âge adulte. En examinant ses actes comme ceux de n'importe quel autre individu, nous essayons de déterminer la force motivante de conflits psychiques ou sociaux individuellement ressentis ce qui ne revient pas à écrire : « Trotsky dirigea le Soviet de Saint-Pétersburg parce qu'il détestait son père ! » Nous avons montré que Léon fut profondément marqué par son enfance mais, dans la période qui va de la malédiction à l'action interviennent des rencontres, des circonstances qui modifient le moi. Décrire ces sortes d'enchaînements nous paraît être la tâche du psycho-historien.

Saint-Pétersbourg, 1905: le plus fort parmi les forts.

> En 1905, je sentis que je n'étais plus un élève. Non que j'aie alors cessé d'étudier: à partir de ce moment je poursuivis mes études en maître, non en élève [76].

La brochure de Trotsky sur la grève générale, l'insurrection du prolétariat et le plan d'action révolutionnaire étaient marquées par une triomphante prémonition des événements proches [77]. Trotsky corrigeait les épreuves quand il apprit le massacre de janvier:

> Je parcourus les dix premières lignes du compte rendu télégraphique sur le dimanche sanglant. Un flot sourd et brûlant me monta à la tête. Je ne pouvais plus rester à l'étranger. Je devais agir à mes risques et périls [78].

Dernier hommage à Parvus, Trotsky ne fit qu'un arrêt au cours de son voyage: il alla à Munich soumettre son manuscrit à son maître. Parvu, flatté, ajouta une préface où il souligna le fait que, contrairement à l'orthodoxie révolutionnaire, le prolétariat n'avait pas besoin de passer par une révolution bourgeoise pour prendre en main le pouvoir : Trotsky lui-même avait hésité à tirer une telle conclusion des événements en cours... On ne peut séparer la théorie dynamique que Trotsky va désormais défendre de son propre désir de se placer à l'avant-garde de l'action. La contribution spécifique de Trotsky à la révolution de 1905 fut son aptitude à juger vite et clairement la situation et son audace dans les moments décisifs. Trotsky a lui-même jugé sa propre contribution au déroulement des événements:

> Je rentrai en Russie en février 1905; les autres leaders émigrés ne revinrent qu'en octobre et en novembre. Parmi les camarades russes, pas un qui pût alors m'enseigner quelque chose. Bien au contraire, je me trouvais dans la situation d'un maître. Les événements de cette année tumultueuse se précipitaient

76. *Ibid.*, p. 190.
77. DEUTSCHER, p. 110.
78. *Ma Vie*, p. 200.

l'un après l'autre. Il fallait prendre position sur-le-champ... Je sentais en moi l'assurance devant les événements. J'en comprenais le mécanisme... Je me représentais quelle devait en être l'action sur la conscience ouvrière et je prévoyais dans les grandes lignes ce que serait le lendemain [79] (...).

On ne conçoit pas qu'une grande œuvre puisse être accomplie sans intuition, c'est-à-dire sans cette perspicacité subconsciente que les travaux théoriques et pratiques peuvent développer et enrichir, mais qui doit être avant tout un don de la nature. Ni l'instruction théorique, ni la routine dans la pratique ne peuvent tenir lieu d'œil qui permet à l'homme politique de démêler une situation, de l'apprécier dans son ensemble et d'en prévoir les suites. Cette faculté spéciale acquiert une importance décisive dans les périodes de poussées violentes, de bouleversements, autrement dit en temps de révolution. Les événements de 1905 ont révélé, me semble-t-il, en moi cette intuition révolutionnaire sur laquelle j'allais ainsi pouvoir m'appuyer dans la suite [80].

L'« intuition » dont parle Trotsky est la « présence » d'un acteur capable d'entraîner les spectateurs. En 1917, il la comparera à une force inconsciente qui « émerge des profondeurs du puits et plie le conscient à ses désirs » [81] : en lisant ce texte on est conduit à rapprocher cette force inconsciente du besoin que Trotsky éprouvait de se libérer de son ambivalence ; il découvrait l'origine de son intuition dans « les forces créatrices les plus intenses qui animent toutes nos pulsions » [82]. Au long de ses années de formation, une suite d'efforts créateurs lui avaient permis de dépasser les conflits primaires développés dans son enfance et d'élargir la synthèse de son moi. 1905 marqua la fin de sa jeunesse :

Lorsque je fus arrêté pour la deuxième fois, j'avais vingt-six ans. Et c'est le vieux Deutsch qui reconnut ma maturité : en prison avec moi, il renonça solennellement à me dire « jeune homme » et m'appela par mon prénom et mon nom patronymique [83].

Steven ENGLUND,
Université de Princeton.

Larry S. CEPLAIR,
Université du Wisconsin.

79. *Ibid.*, p. 219.
80. *Ibid.*, p. 220.
81. *Ibid.*, p. 389.
82. *Ibid.*
83. *Ibid.*, p. 219.

LE DÉVELOPPEMENT PSYCHOLOGIQUE DE LÉON DAVIDOVITCH TROTSKY

Etape psycho-sociale	Situation historique	Nature de la formation du conflit	Sources d'approbation	Forces de son moi
Première enfance	**Ianovka, 1879-1888**	Confusion de rôles.	Parents, surtout son père.	Imagination, indépendance.
Latence	**Odessa, 1888-1896**	Le conflit reste latent avec les Spentzer ; apparaissant de nouveau sous sa forme et son intensité originelles en tant que conflit de diverses volontés lorsqu'il rentre à la maison.	Les Spentzer, son père, ses instituteurs.	Valeur intellectuelle et universitaire.
Identité 1	**Nikolaev, 1896-1900**	Conflit personnel transformé et subordonné à conflit social.	Confrères du mouvement *narodnik*.	Ecrits politiques et organisation politique.
Moratoire	**Sibérie, 1900-1902**	Comme ci-dessus.	Auto-approbation.	Ecrits, littérature, théorie marxiste.
Intimité 1	**Londres, 1902-1903**	Conflit social transposé dans le conflit marxiste des classes.	Supérieurs révolutionnaires.	Orateur.
Intimité 2	**Munich, 1904**	Conflit marxiste des classes transposé sur le prolétariat russe comme avant-garde de la révolution mondiale.	Parvus (régression à un père figurant bienveillant).	Tactique et énergie révolutionnaire.
Identité 2	**Saint-Pétersbourg, 1905**	Résolutions extérieures des conflits sociaux ; résolution symbolique de son conflit personnel.	Foules révolutionnaires.	« Intuition » révolutionnaire.